

LES VERS BLANCS

Des lugues dévalent une colline,
chaque bosse enfilant une note
aux tresses de leurs lignes de vie,
aux colliers des éclats de rire.

Comme elles, je trace
sur des pages immaculées
des parallèles invisibles
qui conjurent ta silhouette.

À cache-cache dans la brume,
tes mains diaphanes sur mes yeux,
ton souffle haletant sur ma nuque
fait descendre un long frisson
qui se mêle à celui de l'hiver.

Je caresse les pages blanches
d'un livre ouvert à l'invisible,
invoquant ton visage pâle
sous mes doigts qui frémissent
de douces collines familières,
nues sous le manteau d'hermine,
l'haleine coupée à chaque descente,
si impatient à chaque montée !

Épuisés, allongés sur la neige,
nous regardons passer les nuages
et je m'abreuve au cours calme de tes mots
avant qu'ils ne plongent dans l'oubli
comme une cataracte gelée.

Fantôme bien-aimé,
était-ce un mot trop pur,
un cœur trop chaud
qui te fit évaporer ?

Tu ne laissas,
dans une marge
du grimoire blanc,
qu'un cheveu doré.

D'une chiquenaude,
l'infime ressort
fait palpiter mon cœur
comme une montre.

Penchés sur ces pages
au coin d'une table
nous admirions... quoi ?

Le sourire en efface le souvenir,
comme une pellicule surexposée,
et seuls restent ces vers en braille
où je cherche à tâtons
tes pas vers le paradis blanc.